

INTRODUCTION

En 1994, lors d'un séminaire de l'EHESS consacré au patrimoine industriel, un exposé évoquait l'histoire de la métallurgie haut-marnaise au XIXe siècle : après avoir prospéré et occupé le premier rang en France pour la production de fonte et de fer, cette industrie connaissait une crise grave pendant la décennie 1860 avant de décliner et de céder devant des régions plus modernes et puissantes. Pourquoi, dès lors, la Haute-Marne n'avait-elle pas disparu du classement des dix premiers producteurs de fonte et de fer et occupait-elle encore en 1896 les 7ème et 5ème places tandis que les départements voisins, soumis à des conditions semblables et classés immédiatement après elle au temps du succès, disparaissaient de la carte ? Cela ne pouvait être le fruit du hasard ou des seules circonstances ; des hommes étaient certainement intervenus et avaient agi dans ce département contre le cours des choses pour maintenir cette industrie ; il fallait les trouver.

A première vue, aucune personnage marquant ne venait spontanément à l'esprit, la Haute-Marne n'ayant pas fourni de « Grand homme » à l'histoire métallurgique de la France et aucun des maîtres de forges connus sur le plan local ne s'imposant plus particulièrement qu'un autre. C'est dire que le champ était largement ouvert.

I / JULES ROZET, UN MAÎTRE DE FORGES ET UN NOTABLE RECONNU EN SON TEMPS PUIS OUBLIÉ

Parmi les raisons pouvant attirer l'attention sur Jules Rozet, certaines tenaient au regard et aux appréciations portées sur lui en son temps : félicitations adressées à deux reprises (1852 et 1861) par la Municipalité de St-Dizier, Légion d'Honneur accordée en 1860 pour son œuvre industrielle et son rôle dans la défense de la métallurgie haut-marnaise, durée exceptionnellement longue de sa présidence à la tête de la Chambre de Commerce (1848- 1871).

Mais, depuis, l'homme est tombé dans un oubli presque complet. Certes, on ne manque pas de le mentionner dans un ouvrage récent d'érudition locale¹, mais seulement pour ses mandats politiques tandis que son activité industrielle est à peine évoquée et que son travail à la Chambre de Commerce est ignoré. Certains s'étonnent qu'on puisse écrire quelque chose sur lui. N'a-t-il pas été de ces maîtres de forges qui se sont opposés au passage par St-Dizier de la ligne de chemin de fer de Paris à Strasbourg² ? Ne s'est-il pas, comme ses confrères, accroché au charbon de bois et à ses petites usines au lieu de se convertir aux techniques et méthodes de la Révolution industrielle ?

Ces appréciations négatives, exprimées encore il y a peu de temps dans la région, expliquent le phénomène d'occultation qui a touché Jules Rozet et ses confrères maîtres de forges.

II / JULES ROZET ET SES USINES : DES TRACES FUGITIVES

Dans un tel climat, la population d'une région finit par regarder son passé industriel comme un échec et par l'effacer de la mémoire collective, et ce ne sont pas les quelques rares traces laissées par Jules Rozet et ses usines qui peuvent susciter l'intérêt ou l'interrogation.

Aucune rue de la cité bragarde ou du quartier du Clos Mortier, aucune plaque commémorative ne le désignent à l'attention de ses actuels concitoyens. Aucun château n'est attaché à sa mémoire, celui du Clos Mortier étant une belle demeure entourée de son parc d'agrément, mais ne se comparant pas à des constructions autrement prestigieuses. Il faut entrer dans la Chambre de Commerce pour découvrir son nom dans la liste des présidents.

De son vivant, Jules Rozet n'a pas publié de livre faisant autorité et intéressant l'amateur d'histoire locale, le spécialiste de la métallurgie ou les Sociétés savantes. Dans la région, on ne connaît aucune statue, aucun buste, aucun portrait, aucune photographie pouvant lui donner un visage ou un semblant d'existence. Le monument funéraire qui l'abrite ne dépasse pas les dimensions de ceux des autres familles de maîtres de forges ou d'industriels et ne comporte aucune inscription détaillée, aucun bas-relief frappant, aucune devise visible de l'extérieur.

Quant à ses usines du Clos Mortier, après avoir longtemps été le premier puis le second établissement industriel de St-Dizier, il n'en reste aucun vestige datant de son époque, à part le château, la demeure des gérants et quelques rails de chemin de fer. Quel contraste avec les puissants témoins du passé visibles dans le quartier métallurgique de Marnaval, à quelques

¹ : J.-M. CHIROL, *251 personages du pays haut-marnais*, Langres, 1983.

² : Cette rumeur, qui accuse les maîtres de forges ou les transporteurs par voiture à cheval d'avoir refusé le rail, est toujours vivace à St-Dizier.

centaines de mètres de là, malgré les restructurations, les découpages de sociétés et les fermetures d'ateliers.

Jules Rozet a tout de même laissé des traces indirectes sous la forme d'un ouvrage posthume réunissant ses rapports, « *Mélanges industriels* ». Précieuse source de documentation pour le chercheur et l'historien, ce recueil ne peut réellement intéresser l'amateur que par la courte biographie présentée en introduction. Tout le reste est fort technique et finit par lasser le lecteur de bonne volonté. Autre trace indirecte, la conférence donnée sur lui en octobre 1875 à l'Académie des Sciences morales et politiques et publiée en 1877 sous forme d'une notice de 32 pages. Après quoi, le personnage disparaît de tout champ d'intérêt ou de recherche.

III / LES RAISONS D'UN OUBLI

1°) La « routine »

Sont largement responsables de l'oubli dans lequel est tombé Jules Rozet les jugements négatifs portés sur la Haute-Marne métallurgique depuis la seconde moitié du XIXe siècle. Les accusations de « routine », « d'aveuglement », « d'attachement atavique à la fonte au bois » « d'incapacité de ses maîtres de forges à entrer dans la voie du progrès », de « cécité devant la révolution de l'acier », ont indéfiniment pendu au cou de « cette pauvre Haute-Marne ». L'image de retard technique est restée tellement ancrée dans les esprits que, récemment, des Haut-Marnais découvraient avec incrédulité les appréciations positives portées en 1914 par le Comité des Forges¹.

Il faut bien concéder que, par certains côtés, les forges des vallées champenoises prêtaient le flanc à la critique et même à la satire. D'un voyage effectué dans les années 1880 en Haute-Marne, Camille Cavallier rapportait une description truculente mais peu flatteuse². Une vingtaine d'années plus tard (1898), Édouard Lang, Directeur de la Compagnie des Forges de Champagne, n'était pas plus élogieux³. Plus près de nous, des historiens ont critiqué sévèrement

¹ : COMITE DES FORGES DE FRANCE, *La sidérurgie française, 1864-1914*, ouvrage publié pour le cinquantième anniversaire de sa fondation, Paris, s. d. 1920 ? : « La région haut-marnaise est peut-être, parmi toutes les régions de France, celle dans laquelle l'industrie métallurgique a subi les transformations les plus profondes au cours de la période des cinquante années allant de 1864 à 1914 ».

² : J.-M. MOINE, « La fonderie de Bayard dans les années 1880 vue par Camille Cavallier, administrateur-directeur de Pont-à-Mousson », *Fontes*, n° 13, mai 1994 « Les maîtres de forges de l'époque étaient généralement des gaillards de six pieds de haut, fort barbus, très amateurs de tous les plaisirs et de toutes les jouissances matérielles, qui chassaient tous les jours quand la chasse était ouverte, qui pêchaient ensuite et qui allaient de temps en temps faire un petit tour dans l'usine ».

³ : Archives de la Famille Robert-Dehaut, Dossier X (Correspondance au sujet des forges de Bienville, vallée de la Marne, 1898) « La boîte des Colas est une bicoque branlante et vermoulue. C'est la moins bien outillée des fabriques d'essieux. Et avec cela, elle gagne beaucoup d'argent. » Une visite faite sur place confirme la description : « Le tout est dans un état de délabrement et de vétusté inimaginable. (...) Tout est rudimentaire, sans wagonnets, sans rails pour les transports. Les essieux sont portés à bras ou sur des brouettes. Pas de raccordements à la gare d'Eurville et celui du port se fait par voiture et avec deux ou trois chevaux. ».

la vision traditionaliste des maîtres de forges de Haute-Marne attachés à leurs domaines, à leurs entreprises et dynasties familiales, croyant aux liens soi-disant indissolubles entre l'industrie, la forêt et l'agriculture¹. D'autres se sont insurgés contre les rapports sociaux régnant à cette époque et se traduisant par une attitude « paternaliste » et un habitat ouvrier à bon marché, monotone, « bâti comme des casernes », entassé en contrebas de châteaux luxueux réservés aux patrons².

C'est sur les aspects les plus désuets des ateliers et de l'habitat ouvrier du Clos Mortier que les cartes postales anciennes insistent, contribuant à en exagérer le côté démodé et retardataire ; les photographes saisissaient l'occasion de souligner le contraste existant entre deux quartiers industriels de St-Dizier : à Marnaval ils n'avaient aucun mal à sélectionner des vues ne déparant pas à côté des usines et des cités ouvrières de Lorraine ; en contrepoint, ils avaient au Clos Mortier tout ce qui pouvait donner l'impression d'une activité presque artisanale, rurale et inscrite dans la nature, par exemple avec des maisons et des bâtiments construits en poutres et torchis, symbole même de pauvreté et d'arriération. Dans ces conditions, ils oubliaient volontairement le four Martin-Siemens de grande capacité construit en 1893 : aucun cliché n'en a jamais été pris, de sorte que les habitants actuels de St-Dizier ont peine à croire qu'il ait existé et doutent que le Clos Mortier ait jamais présenté quelque aspect moderne et compétitif.

2°) Un personnage discret

Enfin, avec son caractère réservé, prudent et modeste, Jules Rozet ne correspond pas exactement à l'image qu'on se fait d'un patron entreprenant et dynamique. De plus, les produits semi-finis sortis de ses laminoirs ou de ses tréfileries n'excitent guère la curiosité contrairement à ceux des chaudronneries, des fabriques de machines agricoles, de hangars ou de ponts métalliques, de construction automobile, et surtout des fonderies d'art et d'ornement, objets bien réels faisant référence à un passé technique et décoratif suscitant questions, étonnement et même admiration.

3°) Une industrie disparue

Un livre contribua bien, il y a une vingtaine d'années, à raviver le souvenir de la métallurgie haut-marnaise : *Une grande industrie aujourd'hui disparue : la fabrication de la fonte et du fer* de Pierre Béguignot, paru en 1979. L'ouvrage permit au public de redécouvrir l'importance de cette activité, mais laissait une impression d'échec final puisque la sidérurgie haut-marnaise avait disparu en laissant des ruines. La crise des années 1980 et 1990, les réductions de personnel et les fermetures frappant les usines métallurgiques de Haute-Marne et de

¹ : G. DUVEAU, *Histoire du Peuple français*, Tome IV, cité par M. Guyard dans «Le meeting métallurgique de St-Dizier », Journées haut-marnaises d'Art et d'Histoire, 1980, *Le Fer dans la vie haut-marnaise de l'Antiquité à nos jours*.

² : M.GUYARD, *Le grand siècle de la sidérurgie haut-marnaise, 1780-1880*, CDDP Haute-Marne, 1986, 58 p..

la Meuse n'étaient pas pour effacer ou nuancer cette vision pessimiste.

4°) Une ville et une industrie excentrées en Haute-Marne.

Une autre raison du manque d'intérêt manifesté en Haute-Marne pour la métallurgie tient au fait que Saint-Dizier, tout en devenant au XIXe siècle le pôle du développement industriel et commercial de la Haute-Marne, restait dans une situation excentrée autant sur le plan géographique, politique que sociologique, l'industrie métallurgique et sa population ouvrière mouvante étant en quelque sorte étrangères au département et regardées avec une certaine inquiétude par les vieux bastions ruraux des environs de Chaumont et Langres.

5°) Retour en grâce de l'histoire métallurgique autour d'un secteur particulier

Ce regard négatif ou distant est parvenu à son terme et fait place à un renversement d'opinion axé sur la fonte d'art et d'ornement. Ce renouveau d'intérêt aurait pu trouver un autre support, par exemple la tréfilerie, la chaînerie, le mobilier métallique, la chaudronnerie, la charpente métallique, les essieux, les machines agricoles ou tout simplement les roues métalliques rayonnées. Mais, ayant l'avantage de représenter à la fois les fonderies du passé et du présent, c'est la fonte d'art et d'ornement qui exerce sa force d'attraction sur le public de la région, les chercheurs et les premiers amateurs de tourisme industriel. Rançon de cet engouement, les types d'usines, d'hommes et de produits situés en dehors de cette aire d'intérêt attirent beaucoup moins l'attention de la recherche historique.

IV / NOUVELLES SOURCES ET MODIFICATION D'OPTIQUE

Cependant, des éléments sont intervenus ces dernières années pour redonner leur place à des personnages comme Jules Rozet et à l'ensemble de la métallurgie haut-marnaise.

1°) Des sources nouvelles

Plusieurs registres d'entreprise du Clos Mortier, versés aux Archives départementales de la Haute-Marne, et une abondante correspondance reçue par Jules Rozet, mise à disposition par des archives privées, permettaient d'approfondir la connaissance de l'homme et de ses usines. Surtout ils éclairaient la politique industrielle de Jules Rozet en montrant que malgré les apparences d'un conservatisme technique fermé à l'innovation, certaines orientations correspondaient à des décisions raisonnées et se traduisaient par du profit, comme par exemple la création de la tréfilerie du Clos Mortier (1825). Des archives privées, appartenant à des descendants de maîtres de forges, d'industriels et de propriétaires, fournissaient des renseignements inédits sur des familles contemporaines de Jules Rozet, ouvraient en particulier de larges espaces sur les rapports entre les forges et les forêts avoisinantes. Il apparaissait ainsi que, dans le dernier tiers du siècle, l'utilisation du combustible végétal au Clos Mortier pour la

production de fonte était simplement un moyen de répondre à la disette endémique de charbon minéral en France et relevait non pas de la routine mais du seul calcul économique.

Le cas du Clos Mortier était-il isolé ou bien remettait-il en cause la lecture péjorative de l'histoire métallurgique de l'ensemble du département ? Oui, car les articles du journal métallurgique de diffusion nationale *L'Ancre de St-Dizier* conduisaient à des constatations et conclusions semblables. On y voyait par exemple que les maîtres de forges haut-marnais n'étaient pas restés passifs devant la révolution de l'acier et les incitations de l'Administration. Ce n'était pas par attachement aveugle au charbon de bois que les maîtres de forges n'avaient pas construit de convertisseurs mais parce que la qualité – ou plutôt les défauts – du minerai haut-marnais interdisaient de l'utiliser¹ tant que n'avait pas été mis au point le four Martin-Siemens à sole magnésienne spécialement adapté aux minerais phosphoreux, ce qui intervint très tard dans le siècle. Ce procédé étant mis au point, Marnaval construisit son premier four (1888) suivi peu après et en plus grand par le Clos Mortier (1893).

D'autres archives privées montraient qu'on avait bataillé ferme en Haute-Marne à partir des années 1860 pour trouver des solutions au problème des approvisionnements en charbon et coke. Ces mêmes archives firent découvrir – ce qui était totalement oublié - que des industriels de St-Dizier s'étaient lancés dans la construction automobile autour des années 1900 : même si l'expérience n'avait pas été durable, elle montrait qu'on avait tenté l'aventure d'une des voies les plus prestigieuses de la construction mécanique.

A côté des sources permettant de mieux appréhender le maître de forges, d'autres venaient jouer le même rôle pour le notable : registres de la Chambre de Commerce comblant les importantes lacunes existantes et registres de la Municipalité de St-Dizier au XIXe siècle dont l'existence était insoupçonnée ou méconnue.

Ainsi, les contours de la silhouette de Jules Rozet se dessinaient de manière plus nette et complète, dans le contexte de sa famille, de ses usines, de ses bois, de ses confrères, de sa ville et de son département, toutes choses donnant du recul par rapport à l'homme et à son temps.

Il restait à lire tout cela dans un cadre plus large de la métallurgie française. Celle-ci était justement depuis quelques temps sujette à plusieurs relectures.

2°) Un regard nouveau sur la Révolution industrielle en France.

Condamnée au XIXe siècle par les bons esprits du Second Empire pour ne pas avoir été capable d'adopter à temps et en grand les méthodes de production et d'organisation d'outre-

¹ : Pour l'artillerie française et la Marine, la fonte des forges de Haute-Marne était reconnue dès le XVIIIe siècle comme bonne à fabriquer des boulets et des obus (dans une fonte qui était propre à l'éclatement) et non pas des canons ou obusiers. Pendant la Guerre de 14-18 et celle de 39-45, les fonderies de la région coulèrent à nouveau des munitions.

Manche, la métallurgie haut-marnaise l'avait été une nouvelle fois au XXe siècle pour les mêmes raisons, mais cette fois par les historiens : pour eux, le schéma classique de l'histoire de la Révolution industrielle selon lequel il ne pouvait y avoir de réussite digne de ce nom que dans la reproduction des méthodes anglaises servait de critère pour jauger la métallurgie d'une région ou d'un pays. De ce point de vue, les forges champenoises entraient dans la catégorie de l'immobilisme face au progrès.

Mais, ce schéma était remis en cause dans le troisième tiers du XXe siècle : les travaux universitaires effectués sur l'énergie, les rapports de la métallurgie avec les espaces forestiers, les attentes et les déceptions face à la « Révolution des forges » lors de la première moitié du XIXe siècle et sur les interprétations du modèle anglais mises en œuvre dans l'hexagone, conduisaient à une nouvelle lecture de l'histoire industrielle de la France. Ils mettaient en évidence l'existence de solutions différentes telles les voies française ou américaine.

Plusieurs ouvrages, articles et séminaires, comme ceux de Louis André, Serge Benoît, Louis Bergeron, Jean-François Belhoste, Jean Boissière, Denis Woronoff, donnaient un signal à ceux qui s'intéressaient à l'histoire de la métallurgie de leur ville ou de leur région, leur offrant de regarder les choses dans une perspective nouvelle et leur donnant des pistes de recherche, des grilles de lecture et fournissant des clés pour comprendre certains faits qui ne semblaient pas coïncider avec le schéma orthodoxe : pourquoi et comment un certain nombre d'établissements champenois avaient-ils survécu et perduré en utilisant la roue hydraulique au lieu de la machine à vapeur, le charbon de bois au lieu du coke, le principe des entreprises moyennes et dispersées à capitaux limités au lieu des grandes concentrations ?

En même temps, les chefs d'entreprise et les patrons d'une région comme la Haute-Marne, qui avaient été placés sur un piédestal au XIXe siècle, puis considérés au XXe comme des bourgeois exploités et paternalistes ou bien comme des petits personnages recroquevillés sur leur usine et leur dynastie familiale, étaient l'objet d'une observation plus distanciée¹ leur redonnant la qualité d'entrepreneurs. En Lorraine par exemple et dans ses marges haut-marnaises, ils apparaissaient comme les acteurs réels de l'histoire industrielle².

Autre aspect de ce nouvel état d'esprit, le travail de recherche prenant pour objet une entreprise ou un personnage était reconnu comme l'un des instruments indispensables de la connaissance historique. Il était tentant alors de faire un travail sur les Forges du Clos Mortier au XIXe siècle en les étudiant en tant que site, entreprise, espace industriel et humain. Mais, ce faisant, on aurait été embarrassé par la rareté des sources avant 1822 et après 1871. Au contraire,

¹ : L. BERGERON, *Les capitalistes en France*, (1780-1914), Coll. Archives Gallimard Juillard, Paris 1978, 234 p..

² : J.-M. MOINE, *Les barons du fer*, Nancy 1989, Editions Serpenoise, Presses Universitaires de Nancy, 564 p..

les archives publiques et privées abondaient entre ces deux dates, c'est-à-dire la période pendant laquelle Jules Rozet avait dirigé les forges du Clos Mortier et assuré la présidence de la Chambre de Commerce. Cela inclinait à centrer le travail sur cette cinquantaine d'années et sur ce personnage. Par ailleurs, comme on disposait d'une correspondance d'entreprise presque entièrement rédigée par Jules Rozet en personne, à laquelle s'ajoutaient sa correspondance privée et de nombreux rapports eux aussi écrits de sa main, on était conduit à adopter ce point de vue.

La préférence pour une biographie se justifiait par d'autres raisons. Premièrement, l'entreprise dirigée par Jules Rozet ne se limitait pas au seul Clos Mortier ; elle mettait en jeu d'autres sites industriels dans une configuration assez fréquente en Haute-Marne, connaissant des variations en quantité et en distribution géographique dont ne pouvait rendre compte l'étude d'un lieu particulier. Deuxièmement, les liens unissant les forges du Clos Mortier et les espaces forestiers les alimentant en combustible végétal ainsi qu'en minerai de fer passaient avant tout par un homme exerçant simultanément les fonctions d'industriel, de propriétaire forestier, de locataire de minières et d'adjudicataire de coupes de bois. C'est donc à travers un homme qu'on pouvait le mieux appréhender ce type de rapports entre une usine et son environnement forestier. Enfin, débutant comme maître de forges, accordant peu à peu une place grandissante au rôle de notable, la vie de Jules Rozet permettait d'étudier un établissement industriel en Haute-Marne et ensuite d'aborder les problèmes d'ensemble de la métallurgie et de la forêt de ce département, démarche ayant l'intérêt de passer du particulier au général et de cadrer l'histoire de cette usine dans celle de la Champagne métallurgique.

A l'aide des sources nouvelles et diverses, à la lumière du regard nouveau porté sur l'histoire industrielle de la France au XIXe siècle, quelle signification prend la vie de Jules Rozet dans une région forestière traditionnelle confrontée à la « Révolution des forges », à la nouvelle politique des Eaux et Forêts, puis à la révolution des transports et au choc du régime douanier sous le Second Empire ? Quelles réponses apporte-t-il dans son usine et dans les forêts à ces défis successifs ?

Quelle contribution son œuvre de maître de forges et de notable apporte-t-elle à la connaissance de la métallurgie haut-marnaise de son temps ? Quel éclairage son expérience de Président de la Chambre de Commerce nous donne-t-elle sur la compréhension de l'histoire de ce département au moment de la Révolution industrielle, de son apogée à son déclin mais aussi à sa survie ?